

Notes de voyage Auguste le Breton

1982 - Tolima, Colombie



La mine d'or d'El Papayo, dans le Tolima

1982. Mine dans le Tolima, à plus d'une heure de route de Libano, en direction de Santa Theresa.

Route défoncée, dangereuse jadis. A flanc de montagne. Une stèle commémorative du 2 avril 62 : le guet-apens de 14 soldats tués par des guérilleros. A cette époque le Tolima était quasi abandonné. Un desquite faisait régner la terreur.

Il tuait femmes et enfants avec une sauvagerie farouche. Pas d'équivalent dans la férocité. Tué par les soldats. Sur la route il y a un an, deux policiers ont fait descendre des passagers d'un bus bondé et les ont malmenés. Deux de ceux-ci les ont désarmés et tués. Qui ? Comment savoir. Nul n'a rien vu. Nul ne sait rien. On regardait ailleurs. Du moins ce que l'enquête a déclaré.

Chevrolet huit cylindres Silverado, puissante, large, pneus énormes. Trois à l'avant. Trois à l'arrière. Glace séparation, de quoi mettre du matériel.

Avant la mine, arrêt à Melgar : chaud, tropical. Nonchalance. Type sud-Amérique. Gens relaxes. Place typique. Route Bogota Girardot ou il y a un mois les bandoléros ont stoppé un bus à la sortie. Des complices à l'intérieur. Coup classique des diligences d'autrefois. Ils ont volés les voyageurs. Cela arrive souvent. Les commerçants de Girardot se plaignent. Jadis c'était la côte d'azur. Depuis les riches boudent l'endroit.

Route girardot vers Ibagué, laissée de côté pour prendre Alvarado, Venadillo, La Sierra, Armero, de là Libano. Déjà le bout du monde. Maisons sans étage, vertes, rouges, bleues, violettes, couleurs passées qu'on retrouve dans les pays du soleil : Liban, Arabie... et toujours les contre-forts des Andes proches ou non.

Les guérilleros ont abandonné le Tolima en partie, insalubre et marécageux. Les gens y attrapent la malaria, la fièvre jaune, palu et même au bout de sept, huit ans. Un pilote s'est même posé sur un rio, faute de piste. Là, des gars attendaient avec des barques pour charger des armes. L'armée les traque et les décime. Entre guérilleros et bandoléros, la marge est mince, de l'honnêteté. Pour le voyage, vu que nous pouvions tomber sur une bande de guérilleros, je cache mes pesos dans la chaussette droite et mon gri-gri dans la gauche avec mon passeport et dollars dans ma ceinture. Prêt à tout leur laisser, avec joie. Caméra, magnétophone, appareil photo, mais de grâce qu'ils me laissent tirer d'eux une pellicule et la garder pour développement. Le destin en a décidé autrement.

Le soir, pour rentrer en passant par Cambao, inquiétude. On se renseigne souvent et sur tout. Crainte des bandoléros. Puis on fonce vers Beltran et puis le désert, le néant, au pifomètre, s'empêchant de savoir si on longe bien le Magdalena. Deux fois à gué. Puis route de fin du monde, rochers gris blanc, trous, crevasses. Secoue rude. Si on tombe en panne, ils nous couperont les couilles (dixit el Ronco). Et sur un barrage aussi. Ils enlèveront l'un de nous : "Toi, Auguste, plus que probable." Les phares trouent la nuit devenue verte de chaque côté. Chien errant. Un âne. Sinon rien. Impressionnant. Puis avant Girardot, un barrage rouge de loin. Tous pensent : ça y est ! Mais non, ce n'est qu'un bus-camion en panne, à demi renversé. Des hommes nous font signe de passer. Ouf ! Puis au loin, lumières de Girardot.

La mine proprement dite. A droite les Andes. A gauche un plongeon vers une vallée, encore les Andes dans le fond. Paysages fantastique de grandeur. Une cabane dos au vide. Un appetis, sorte d'auvent qui prend la longueur de

la maison. Assis sur un tronc d'arbre banc, un colombien et sombrero de paille. Sans âge. Indifférent ou le parais-
sant. Petit. Froc de coutil bleu. Chemise déteinte. Que
peut-il regarder? Son univers est au-delà de la route à
même pas 10 m... des arbres... la montée vers les contre-
forts. Sa femme? Une grosse qui donne le café, le soir.
Des poteaux et une sorte de place ou on gare la jeep de
justesse.

La descente dure trois quarts d'heure. Terrain accidenté,
dur. On ne cesse de serpenter, épuisant avec la moiteur
et la chaleur d'étuve. On transpire. Arrivée au camp. Une
longue baraque de bois sur la gauche avec une gale-
rie de bois donnant sur les douze chevaux et la cuisine,
première en partant de la gauche. Tout est sur pilotis de
un mètre. Table ronde à gauche, très grande cernée par
des troncs d'arbre formant des sièges. Auvent suppor-
té par des colonnes de bois (bambous) courent le long
des portes rouge brique des chambres que ferment des
cadenas. Les intérieurs : quatre lits superposés, faits de
pieux laissant une allée entre eux, telle l'armée. Linge sé-
ché, chaussettes, souvenirs... au mur photos girls nues
comme partout au monde. Mâles solitaires. Les mineurs
sont nourris et logés gratis. Vêtus disparates mais tous
ont un casque sur la tête pour aller aux galeries-tunnels.
Des plantes vertes et des fleurs sont suspendues dans
des récipients aux bambous de la coursive. D'elle on
plonge dans la vallée, ou se trouve la mécanique broyant
les roches. Puis là, l'œil peut remonter vers le lointain,
toujours les Andes. Coup d'œil fabuleux. Arbres, palmiers,
palmiers nains, cocotiers, orangers sauvages, caféiers.

Tous les verts se mélangent et les oiseaux rayent le ciel
lourd. Chaleur étouffante.

D'en bas sur la gauche, en regardant la vallée, monte
le bruit assourdissant des broyeurs pilonneurs qui ne
cessent jamais. Les hommes pouvant travailler à la lueur
des phares. La folie de l'or. Tous espèrent en lui, de l'ingé-
nieur au plus minable, et même la grosse qui fait à man-
ger. Parfois des femmes descendent pour chercher du
travail... pour voir, pour autre chose aussi. Les mineros
quand ils tombent sur de l'or, ça arrive, le dissimulent. En
haut de la mine existe une veine (le veta) je l'ai vu. Ils
la suivent, si elle s'élève, ils le font et si elle s'abaisse,
ils suivent toujours. Creusant, étayant dans une sorte de
décor mouillé, noirâtre, humide, cauchemardesque. Des
planches, jetées sur le sol protègent un peu de l'eau res-
tée au fond et facilitent la marche. Seules chauves-souris
habitent les lieux, dans de larges anfractuosités, crevant
le plafond. On reste rêveur devant ces mineros qui tra-
vaillent 8 heures par jour et ça même le dimanche. Et
pourtant... Eux aussi espèrent la grosse découverte. Il y a
des années, l'un d'eux n'a-t-il pas trouvé une pépite de 25
livres : 12 kilos et demi d'or. C'est comme le loto, la loterie.
L'espoir fait vivre les hommes et les fait encaisser toutes
les misères.

Concession de la mine pour 30 ans. La mine a été fermée
10 ans rapport aux guérilleros qui faisaient la loi. Elle est
exploitée depuis 10 mois. Electricité fournie par diesel gé-
nératrice. Lampe à carbure pour chacun. Une tonne de
cailloux donne 20 g d'or. Il en est traité 3 tonnes par jour.
Pour l'instant, ils font juste leurs frais...